

ANALYSE

Post-vérité ou petits mensonges ?

Par [Simon Blin](https://www.liberation.fr/auteur/16913-simon-blin) (<https://www.liberation.fr/auteur/16913-simon-blin>) , [Léa Mormin-Chauvac](https://www.liberation.fr/auteur/18811-lea-mormin-chauvac) (<https://www.liberation.fr/auteur/18811-lea-mormin-chauvac>) et Illustrations Emmanuel ,
[Pierrot](https://www.liberation.fr/auteur/19396-illustrations-emmanuel) (<https://www.liberation.fr/auteur/19396-illustrations-emmanuel>)
— 6 février 2019 à 18:46 (mis à jour à 19:04)

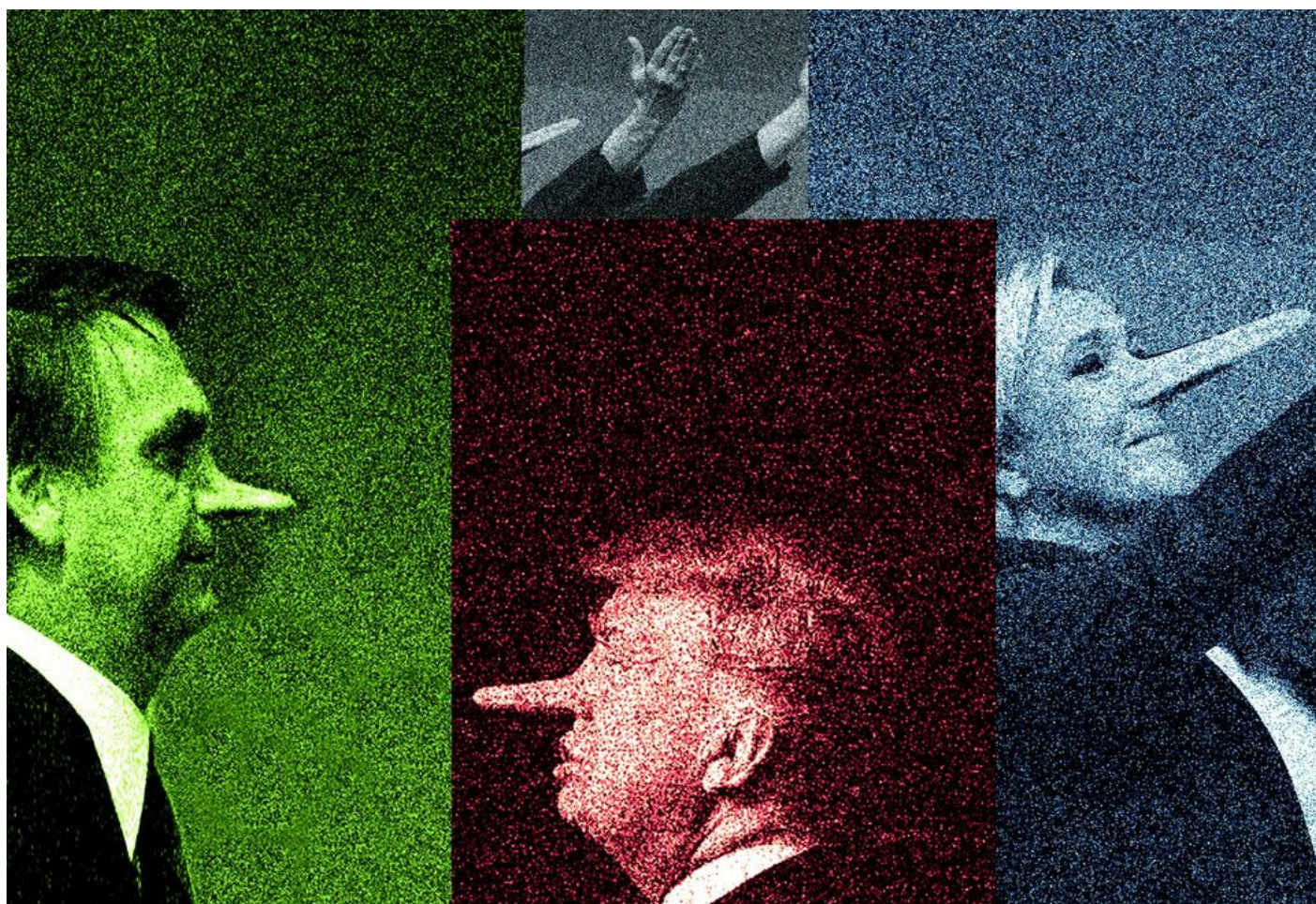


Illustration Emmanuel Pierrot

A force de se multiplier, les fake news sont désormais vues comme des ennemies de la démocratie. De l'interdit libérateur à la manipulation grossière des populistes, existe-t-il un bon et un mauvais menteur ?

De Marrakech à l'Alsace-Lorraine, les fake news auront refermé 2018 et ouvert 2019 de la même façon. La première accusait le traité de Marrakech de déclencher une «invasion migratoire», alors même qu'il rappelait le principe de souveraineté et l'appel à la fermeté des Etats en matière d'immigration. La seconde soupçonnait le traité d'Aix-la-Chapelle de vendre l'Alsace-Lorraine à l'Allemagne. Le jour de la signature de l'accord, aux contours finalement bien moins engageants, Jordan Bardella, 23 ans et tête de liste pour le Rassemblement national (RN) aux élections européennes, est amené à s'expliquer, sur France Inter, sur la grossière manipulation. A Léa Salamé, qui lui fait remarquer que la position de son parti est mensongère, le nouveau champion du RN répond : «Ça, c'est votre avis ! On a le droit d'avoir un avis divergent.» Ce coup de force, tenté en direct par le jeune candidat à la députation, relève d'une mécanique désormais bien installée dans le paysage médiatique et politique, où «les faits tendent à devenir une simple opinion déconnectée de la réalité», pour reprendre les mots de Myriam Revault d'Allonnes dans Libération **le 20 octobre**. Dans (https://www.liberation.fr/debats/2018/10/19/myriam-revault-d-allonnes-la-post-verite-attaque-le-socle-de-notre-monde-commun_1686496) la situation contemporaine, «la politique est renvoyée au mensonge», insiste la philosophe.

«Une stratégie et non un impératif»

Le contexte fait ressurgir un vieux débat : que nous impose la réalité alternative, ou la «post-vérité», sinon de redéfinir notre rapport au mensonge ? Existe-t-il divers degrés de mensonge ? Jusqu'à quel point est-on en droit de mentir ? La question travaille chercheurs et essayistes. En témoigne l'abondance d'ouvrages qui paraissent sur ce sujet. Une nouvelle traduction du Droit de mentir d'Emmanuel Kant (Cerf) suggère un retour sur la controverse opposant le philosophe allemand au Français Benjamin Constant. Existe-t-il, de droit et non

de fait, un mensonge légitime ? La question va opposer les deux penseurs au XVIII^e siècle. Kant voit la vérité comme la condition même de tout échange entre les hommes. Face à lui, Constant estime qu'une société n'est pas possible en vertu du seul principe de vérité (lire ci-contre).

Et si, en politique, le mensonge offrait davantage de perspectives que les simples faits, comme la possibilité de repenser la démocratie autrement qu'en termes de vérité ? «Le mensonge, conçu comme une stratégie et non un impératif, peut avoir des vertus émancipatrices», explique à Libération le sociologue et philosophe Manuel Cervera-Marzal, auteur de *Post-vérité : pourquoi il faut s'en réjouir*, aux éditions le Bord de l'eau (lire p. 24). On cache la vérité à ses électeurs et à ses partisans, à ses ennemis aussi, pour préserver la cohésion de ses relations. Le mensonge est «un instrument relativement inoffensif dans l'arsenal de l'action politique», écrit Hannah Arendt dans *la Crise de la culture*.

Couper court au débat

Difficile, en effet, d'imaginer une société où la politique serait soumise à un impératif de transparence totale. Il n'est pas dit d'ailleurs qu'en politique et ailleurs, la vérité eut compté plus avant qu'aujourd'hui. Comme si au siècle dernier, seuls les faits avaient compté, comme si les gouvernants avaient toujours agi en conformité avec la vérité et que les citoyens jugeaient sur la base des seules réalités objectives. Après tout, le XX^e siècle nous promettait un monde sans guerre, mais aussi qu'on roulerait au diesel propre ou qu'on réatteindrait un jour le plein-emploi. Rien de tout cela ne s'est réalisé. A trop se focaliser sur le négationnisme et le complotisme, on en vient à oublier que le monde n'a jamais été autant informé, que le niveau de connaissance n'a jamais été aussi élevé.

Dans *Post-vérité et autres énigmes* (éditions PUF), petit essai ironique et enlevé, le philosophe italien Maurizio Ferraris reconnaît qu'il est tentant d'affirmer que le mensonge a toujours existé en politique. Et, ainsi, de couper court au débat : si mentir est un acte «inévitabile de la vie et de la politique», le tout est de le savoir, et donc circulez, y'a rien à voir. Lourde erreur, selon Ferraris, convaincu que la post-vérité est l'essence même de notre époque post-moderne. Prise comme un objet social en soi, la post-vérité met en évidence des «caractéristiques essentielles de l'opinion publique contemporaine», telles que

l'individualisme, le désir de reconnaissance d'internautes insomniaques et la diffusion à grande vitesse de leurs convictions à travers le Web grand public. Le XX^e consacrait, avec Nietzsche, les interprétations au détriment des faits. L'ère de la post-vérité, elle, considère comme vrai ce qui est posté. Les affirmations scientifiques sont délégitimées, les convictions privées sacralisées. Du gazouillis «continu et redondant» des réseaux sociaux, l'internaute tire sa propre vérité. Et de cette redondance naît la différence entre le mensonge classique, «finalment assez rare», et la post-vérité, qui, à l'inverse du mensonge, ne cherche pas à tromper mais à émanciper celui qui l'énonce, «le mythomane soulagé du fardeau de la vérité unique».

«Bullshit»

C'est ainsi que le philosophe américain Harry Frankfurt opère une distinction entre le mensonge et le baratinage, le bullshit (la «connerie», en anglais). Le menteur se soucie de la vérité. Dans une certaine mesure, il la respecte. Car pour bien mentir, il ne faut jamais la perdre de vue. Le «bullshiteur», lui, méprise tout ce qui se rapporte au fait. Ce qui le rend insensible à toute critique. C'est contre lui qu'il faut lutter. Comment ? Récemment, lors d'un échange avec les journalistes, Emmanuel Macron, «inquiet sur le statut de la vérité» dans notre démocratie, a dévoilé ses velléités de mise sous tutelle de la presse via une «structure» financée par l'Etat. Pas sûr que la vérité en ressorte gagnante...

[Simon Blin \(https://www.liberation.fr/auteur/16913-simon-blin\)](https://www.liberation.fr/auteur/16913-simon-blin) , [Léa Mormin-Chauvac \(https://www.liberation.fr/auteur/18811-lea-mormin-chauvac\)](https://www.liberation.fr/auteur/18811-lea-mormin-chauvac) , [Illustrations Emmanuel Pierrot\(https://www.liberation.fr/auteur/19396-illustrations-emmanuel\)](https://www.liberation.fr/auteur/19396-illustrations-emmanuel-pierrot)